



Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture

Le **Courrier** de
l'UNESCO

2009 • numero 4 • ISSN 1993-8616

à l'école **DU FUTUR**





Travaux pratiques dans la rivière Baicao, Sichuan (Chine).

© Tang Ming

À L'ÉCOLE DU FUTUR

Éducation pour le développement durable... Lancé il y a à peine quatre ans, le concept est encore balbutiant, certes, mais il fait son chemin. Désignant une forme d'éducation qui vise à nous rendre capables de relever des principaux défis actuels - la protection de l'environnement, le respect de la biodiversité, la défense des droits de l'homme - il mise sur l'avenir.

ÉDITORIAL P 3



LES ÉCOLES DE L'EAU AU CHEVET DU YANGTSÉ

Le bassin du Yangtsé, le plus grand fleuve chinois, fournit 40 % des céréales du pays,

un tiers du coton, 48 % des poissons d'eau douce et 40 % de la production industrielle de la Chine. Il draine aussi 60 % de la pollution nationale. Un plan de sauvetage du bassin du Yangtsé, a été lancé par des écoliers de la province de Sichuan. Il prend des proportions nationale. **P 8**



LA NATURE À L'ÉCOLE

Encore balbutiant, le concept d'éducation pour le développement durable fait néanmoins son chemin dans la société jordanienne. La sensibilisation des jeunes aux problèmes de gestion de l'eau est d'une importance primordiale pour la reine Rania Al-Abdullah de Jordanie, Ambassadrice de bonne volonté de l'UNESCO et présidente du Groupe des dirigeants arabes pour le développement durable. **P 4**



LA JEUNE FILLE QUI SAUVAIT LES ÉTOILES DE MER

Une dizaine d'animateurs, une pile d'exemplaires d'une revue éducative, un bus... Il suffit de peu, parfois, pour sensibiliser des milliers d'élèves à la question du développement durable. Les initiateurs du programme « Chanuka » ont su comment s'y prendre pour que les jeunes des milieux défavorisés deviennent petit à petit des agents du changement au Kenya. Leur slogan: « c'est notre vie, c'est notre monde ». **P 6**



À L'OMBRE DES CHAPITEAUX VERTS

Dotée d'une extraordinaire biodiversité, la Bolivie accuse un taux de déforestation parmi les plus élevés au monde.

Une forte migration interne vers les basses terres fertiles entrave le développement durable. Afin de sensibiliser les populations à ce problème, Conservation International promeut une pédagogie alternative fondée sur le jeu. **P 10**



L'ALPHABET DU DÉVELOPPEMENT

L'alphabétisation s'inscrit au cœur de nos sociétés, déclare la Princesse Laurentien

des Pays-Bas, nommée en mars dernier envoyée spéciale de l'UNESCO pour l'alphabétisation en vue du développement. Elle lutte depuis longtemps contre l'analphabétisme dans son pays où ce problème a été négligé. **P 12**



ÉCLAIRAGE

« Puis ils sont venu me chercher » : les dernières paroles de Lasantha Wickrematunge

Le Prix mondial de la liberté de la presse de l'UNESCO est décerné cette année à titre posthume à Lasantha Wickrematunge, journaliste sri-lankais et rédacteur en chef du *Sunday Leader*. **P 13**

VERS L'ÉDIFICATION DE SOCIÉTÉS PLUS JUSTES.

Qu'est-ce que l'éducation pour le développement durable ?

C'est une éducation qui mise sur le futur.

**Elle vise à nous rendre capables de relever
des principaux défis actuels : la protection de l'environnement,
le respect de la biodiversité, la défense des droits de l'homme.**



Ce puzzle montre les effets négatifs de la pollution. Projet « Chapiteaux verts », Bolivie.

Il y a un peu plus de vingt ans, la Commission mondiale sur l'environnement et le développement a appelé à l'adoption d'un « mode de développement qui réponde aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs ». Ainsi se trouvait résumée l'essence du développement durable : une vision à long terme nous incitant à prendre nos responsabilités à la fois vis-à-vis du présent et de l'avenir.

Cette prise de conscience a conduit une bonne part des pays du monde à adopter, en 2000, les huit Objectifs du Millénaire pour le développement, qui visent à éradiquer l'extrême pauvreté et la faim, améliorer la santé de la mère et de l'enfant, combattre le VIH et le sida, réaliser l'éducation primaire pour tous, promouvoir l'égalité des sexes et assurer un environnement durable. Or aucun de ces objectifs, nous en sommes convaincus, ne sera atteint sans le secours de l'éducation. L'année 2005 a donc vu le lancement de la Décennie des Nations Unies pour l'éducation en vue du développement durable (DEDD).

L'éducation pour le développement durable (EDD) réoriente l'apprentissage à plusieurs niveaux. Elle exige, d'abord, une approche interdisciplinaire, qui intègre les dimensions sociale, environnementale, économique et culturelle du développement et nous fait prendre conscience de notre interdépendance avec les autres, avec le monde qui nous entoure et avec la nature. Ainsi, elle vise à nous rendre capables de relever des défis tels que la protection de l'environnement, le respect de la biodiversité et la défense des droits de l'homme. Elle favorise aussi le développement de la pensée critique et de la capacité

de décision et de résolution de problèmes, tout en encourageant le dialogue, le travail en équipe et l'esprit d'initiative. Enfin, et c'est sans doute le plus important, elle met en valeur les notions de paix, d'égalité et de respect des autres, ainsi que de l'environnement naturel et social. Autrement dit, elle vise à nous autonomiser en nous apportant les connaissances, compétences et valeurs qui font de nous de réels agents du changement.

Repenser les objectifs de l'éducation

La Conférence mondiale de l'UNESCO sur l'éducation pour le développement durable qui vient de se tenir à Bonn (Allemagne), du 31 mars au 2 avril, a montré que de nombreux pays ont déjà conçu des cadres stratégiques innovants en faveur de l'éducation pour le développement durable. La Décennie a encouragé les pays à repenser les objectifs de l'éducation, les contenus des programmes scolaires et les pratiques pédagogiques, en complémentarité avec les efforts consentis pour réaliser l'Éducation pour tous (EPT).

La Décennie génère une myriade d'initiatives et de projets qui mettent l'EDD en pratique aussi bien dans le cadre scolaire qu'extrascolaire. Mais les progrès de-

meurent inégaux et il faut persévérer dans la sensibilisation du public. Nous devons maintenant nous unir pour que l'EDD soit érigée en principe directeur permettant d'améliorer la pertinence et la qualité de l'éducation, grâce à l'engagement des responsables politiques, des établissements de formation des enseignants, des universités et autres partenaires clés. Nous devons également profiter de toutes les occasions pour insister sur la centralité de l'éducation en vue du développement durable.

L'éducation doit apporter des réponses à la crise actuelle

La crise financière et économique nous y invite de manière d'autant plus pressante. Nous ne parviendrons pas à réduire la pauvreté et à édifier des sociétés plus égalitaires, tournées vers la paix et durables si nous ne dotons pas les individus de tous âges des connaissances, compétences et valeurs leur permettant de s'informer et de décider de manière responsable. Une éducation de qualité favorisant la prise de conscience, l'ouverture, la solidarité et la responsabilité, doit faire partie de toute réponse à la crise mondiale d'aujourd'hui.

Comme ce dossier du *Courrier de l'UNESCO* le montre, lorsque les élèves, les enseignants, les écoles et les communautés se mobilisent pour relever les défis sociaux et environnementaux, ils peuvent faire avancer les choses. Mais il est avant tout nécessaire que les dirigeants et les décideurs créent les conditions permettant à l'éducation de s'orienter vers l'édification de sociétés plus justes.

Nicholas Burnett,

Sous-Directeur général de l'UNESCO
pour l'éducation



L'éducation pour le développement durable met en valeur les aspects sociaux, environnementaux, économiques et culturels du développement.

Encore balbutiant, le concept d'éducation pour le développement durable fait néanmoins son chemin dans la société jordanienne. La sensibilisation des jeunes aux problèmes de gestion de l'eau est d'une importance primordiale pour la reine Rania Al-Abdullah de Jordanie, Ambassadrice de bonne volonté de l'UNESCO et présidente du Groupe des dirigeants arabes pour le développement durable.

LA NATURE À L'ÉCOLE

Propos recueillis par Cathy Nolan (UNESCO).

Quelles sont les implications de l'éducation pour le développement durable dans la région arabe ?

L'éducation pour le développement durable est un impératif en Jordanie, comme dans l'ensemble du monde arabe, car si le développement durable n'est plus une abstraction, il n'est pas encore entré dans les moeurs. Nous devons absolument poursuivre la sensibilisation dans les écoles et les universités et au sein des secteurs public et privé si nous voulons tirer le maximum de nos précieuses ressources et offrir un avenir à nos jeunes.

Les défis que le monde arabe doit relever pour parfaire son développement sont gigantesques : 5,7 millions de nos enfants ne sont pas

scolarisés (dont près de trois millions et demi de filles), 8,9 millions de jeunes sont analphabètes, et nous avons un des taux de chômage des jeunes parmi les plus élevés : seulement un jeune sur quatre a un emploi. Ce n'est pas l'avenir dont je rêve pour la jeunesse arabe. Ces jeunes doivent être la première de nos priorités.

Environ 60 % de la population dans notre région a moins de 30

ans, ce qui fait un total de 70 millions de jeunes à travers le monde arabe. Ces jeunes ont besoin de notre aide pour se réaliser et cela signifie que nous devons dès maintenant créer des emplois. Nous devons les doter des compétences et des outils dont ils auront besoin pour être compétitifs sur le marché mondial et régional du travail, et selon nous, l'Éducation pour le développement durable est la pierre angulaire de ce processus.

Je me félicite des avancées qui ont eu lieu dans ce domaine. L'an dernier, une poignée de chefs d'entreprise dynamiques a créé le Groupe des dirigeants arabes pour le développement durable, que j'ai l'honneur de présider. Non seulement ses membres publient des rapports sur le développement durable et mobilisent la société civile et les chefs d'entreprise, mais ils ont orienté leur activité de façon à promouvoir la vitalité économique, l'intégrité écologique et l'équité sociale. C'est d'ailleurs par là qu'il faut commencer : ces pionniers nous montrent la voie à suivre, mais nous avons encore un long chemin devant nous.

(...)



© UNESCO/Michel Ravassard

La reine Rania Al-Abdullah de Jordanie, lors d'une visite officielle au Siège de l'UNESCO.



© UNESCO/Mustafa R. Mohammed Daras

« Nous avons atteint la parité des sexes à tous les niveaux de l'éducation en Jordanie », déclare la reine Rania.

(•••)

Quels aspects de ce type d'éducation sont les plus importants pour vous et votre pays ?

Tous ont leur importance à nos yeux pour la prospérité présente et future de la Jordanie. Mais compte tenu de la faiblesse de nos ressources, l'éducation au respect de l'eau et la bonne gestion dans ce domaine est la première de nos priorités, de même que la préservation et l'exploitation optimale de l'ensemble de nos ressources naturelles, et notamment de nos magnifiques réserves naturelles.

Pour nous, l'éducation pour le développement durable est importante aussi du point de vue de l'égalité entre les sexes. Je suis fière de pouvoir dire que nous avons atteint la parité à tous les niveaux de l'éducation en Jordanie : nous avons même plus de filles que de garçons dans l'enseignement supérieur ! Mais cela ne se reflète pas encore sur le marché du travail. Les

mentalités sont coriaces et les filles continuent de se marier et d'avoir des enfants trop tôt. Elles continuent de rester à l'écart du marché du travail, même si cette situation est heureusement en train de changer. L'éducation pour le développement durable sert aussi à enseigner aux enfants et aux parents le rôle décisif et productif que les filles peuvent jouer dans le développement jordanien.

Pouvez-vous nous parler de certains projets ?

Honnêtement, le concept est encore balbutiant, mais nous faisons tout notre possible pour sensibiliser et améliorer la visibilité de l'éducation pour le développement durable, qui figure déjà dans la législation relative à la protection de l'environnement.

La Jordanie a par exemple créé un groupe de travail national réunissant des membres du gouvernement, des universités, des ONG et

le secteur privé, afin de promouvoir ce type d'éducation dans tous les domaines.

La Société royale pour la protection de la nature (RSCN), en collaboration avec le Ministère de l'Éducation, a inscrit la protection de l'environnement dans les programmes éducatifs jordaniens afin de sensibiliser la population dès le plus jeune âge. La RSCN organise des groupes « Nature » dans les écoles. Elle a créé plus de 1000 clubs de défense de l'environnement dans les établissements locaux et préparé des manuels d'EDD.

Plusieurs ONG s'emploient à offrir aux jeunes et aux femmes, partout dans le pays, des possibilités d'éducation non formelle et informelle en des lieux et à des horaires accessibles aux mères qui doivent concilier vie familiale et activités d'apprentissage.

Nous figurons aussi parmi les quatre pays du monde arabe (avec le Liban, Oman et la Tunisie) qui réservent une place explicite à l'EDD dans les budgets de l'État, preuve de notre engagement à modifier durablement les choses.

Tout le monde ne le sait pas, mais la Jordanie a la chance de posséder d'extraordinaires réserves naturelles. Elles nous ont permis de développer plusieurs projets de tourisme durable et d'écotourisme qui ont été primés, et nous aident à la fois à protéger et promouvoir nos biens les plus précieux. En collaboration avec la RSCN et plusieurs autres ONG, nous nous efforçons de trouver le juste équilibre entre le développement de ces régions et la promotion du tourisme, source de revenus pour les communautés locales.



La réserve naturelle de Dana, Jordanie.

Photo 3 : © Simon Chauvin

Une dizaine d'animateurs, une pile d'exemplaires d'une revue éducative, un bus...
Il suffit de peu, parfois, pour sensibiliser des milliers d'élèves à la question
du développement durable. Les initiateurs du programme « Chanuka »
ont su comment s'y prendre pour que les jeunes des milieux défavorisés deviennent
petit à petit des agents du changement au Kenya. Leur slogan:
« c'est notre vie, c'est notre monde ».

LA JEUNE FILLE QUI SAUVAIT LES ÉTOILES DE MER



© Jacaranda Designs Ltd

La foule se précipite vers le Chanuka Express.

Un vieil homme déambulait le long d'une plage lorsqu'il tomba sur un ban de sable jonché d'étoiles de mer qui s'y étaient échouées par milliers. Levant la tête, il remarqua à deux pas de là une jeune fille qui ramassait une à une les étoiles de mer pour les renvoyer dans l'océan. « Imbécile ! », s'écria-t-il. Tu n'arriveras jamais à sauver toutes ces étoiles de mer. Elles sont bien trop nombreuses ! »

« Je le sais, répondit la jeune fille tout sourire, mais je peux quand même sauver celle-ci », et elle la lança vers le large, « et celle-ci », et elle la lança vers le large aussi, « et encore celle-ci... ».

Aucun de nos gestes n'est anodin. C'est le message que le programme kenyan Chanuka s'emploie à transmettre auprès des jeunes depuis plusieurs années. Car les jeunes ont le pouvoir d'agir... et ils ne s'en privent pas.

En kiswahili « chanuka » signifie à la fois « remue-toi » et « affûte tes connaissances pour en faire bon usage ». Fruit d'un partenariat entre l'UNESCO et Jacaranda Designs, – bénéficiant notamment du soutien de Tetra Pak et Shell – , Chanuka est doté d'un budget annuel d'environ 160 000 dollars, avec une participation, à hauteur de 10%, du bureau de l'UNESCO

à Nairobi. Le programme est géré par quelques membres de l'équipe de Jacaranda Designs, avec l'aide d'une dizaine d'étudiants bénévoles. Il porte sa bonne parole et ses services éducatifs à bord d'un autobus : le Chanuka Express. Avec un slogan : maisha yetu, dunia yetu (c'est notre vie, c'est notre monde).

Pour mobiliser les adolescents dans les écoles et les quartiers défavorisés, le programme crée des groupes de jeunes relais, désignés par leurs pairs au sein des clubs Chanuka, qui ciblent eux-mêmes les questions leur paraissant prioritaires dans le domaine de la sécurité personnelle, de la santé et de l'hygiène, de l'accès à l'eau et à l'assainissement ou de la dégradation de l'environnement. Les clubs comptent au total quelque 5 000 membres.

Comme chez la jeune sauveteuse d'étoiles de mer, c'est leur détermination à faire bouger les choses qui exerce une influence à la fois sur eux-mêmes et sur leurs communautés, leurs écoles et leurs familles. Car le développement durable du pays repose sur eux : sur de jeunes gens dotés d'un savoir productif, de compétences pratiques et d'un esprit positif, devenus de véritables « agents du changement ».



© Jacaranda Designs Ltd

Le groupe « Sécurité » avec l'animatrice Dagmawit.

(...)

(...)

Une journée à bord du Chanuka Express

Chaque matin, les animateurs du projet montent à bord du Chanuka Express à Nairobi, pour se rendre sur le terrain, bardés d'outils, de supports d'enseignement et de fournitures artistiques, dont des exemplaires de Young African Express, revue d'éducation mensuelle, publiée par Jacaranda Designs. Adossée au programme scolaire kenyan, la revue est bourrée d'articles illustrés, de bandes dessinées, d'informations et de jeux, tous axés sur les compétences indispensables à la vie courante.

Parvenus à destination, ils retrouvent le groupe de jeunes relais, accompagnés de leurs enseignants et d'autres membres de la communauté. Une courte séance de marionnettes ou de théâtre communautaire interactif donne le ton, puis chacun intègre une des quatre équipes Chanuka sur un thème choisi.

Par petits groupes, ils jouent, réalisent des expériences, participent à des séances de découverte, des jeux de rôle ou des débats, afin d'identifier les problèmes locaux et de réfléchir aux moyens de les résoudre. Les jeunes relais forment la colonne vertébrale des clubs Chanuka, créés dans chacune des écoles du programme qui touche 60 sur les 5 000 écoles secondaires du pays et 150 sur les 20 000 écoles primaires. La journée s'achève par l'exposé des problèmes soulevés et des plans d'action élaborés par chaque groupe.

Le Chanuka Express ne se rend sur chaque site que deux ou trois fois par an. Entre deux visites, les jeunes et leurs enseignants ne restent pourtant pas inactifs. Ils forment des clubs Chanuka à partir des équipes thématiques. Ces dernières interviennent au sein des écoles pour recruter d'autres volontaires, informer sur les actions projetées et inciter leurs camarades à

s'y joindre. Les projets envisagés, les difficultés rencontrées, les succès remportés, tout est consigné dans des cahiers fournis par Chanuka Express, lors des visites de suivi et d'évaluation des progrès.

Une petite révolution à 25 cents

Les résultats sont impressionnants. À Nairobi, les membres du club Chanuka de l'École primaire évangélique de Baba Dogo s'étaient aperçus que l'absentéisme faisait des ravages dans leur école, avec des conséquences désastreuses pour les résultats scolaires.

Ils ont mené une enquête et ont découvert que les élèves manquaient l'école parce qu'ils souffraient de douleurs à l'estomac. Puis ils ont trouvé la cause de ces troubles : des parasites intestinaux, qui s'étaient installés d'autant plus facilement qu'on mangeait sans se laver les mains et que l'eau potable n'était pas suffisamment propre.

Ils ont lancé une campagne de dépistage, en faisant circuler l'information, puis en organisant des débats pour inciter leurs camarades à agir. Le principe était simple : pour aller mieux, ils devaient se débarrasser des parasites en prenant des comprimés, et pour acheter ces derniers, il suffisait que chaque membre de la communauté scolaire verse 20 shillings [0,25 dollars] dans le projet.

Les parents ont apprécié l'initiative et se sont montrés particulièrement généreux : le club a bientôt pu faire bénéficier du traitement l'ensemble de la communauté scolaire, enfants, adolescents et enseignants confondus.

Ce sont des actions comme celle-ci qui transforment, petit à petit, l'éducation en facteur de développement durable.

**Yvonne Otieno
et Susan Scull-Carvalho,**
de Jacaranda Designs



Quelles actions contre le changement climatique ?

Le bassin du Yangtsé, le plus grand fleuve chinois, fournit 40 % des céréales du pays, un tiers du coton, 48 % des poissons d'eau douce et 40 % de la production industrielle de la Chine. Il draine aussi 60 % de la pollution nationale. Un plan de sauvetage du bassin du Yangtsé, a été lancé par des écoliers de la province de Sichuan. Il prend des proportions nationales.



Des écoliers du primaire mènent une enquête dans un village de la province Sichuan.

LES ÉCOLES DE L'EAU AU CHEVET DU YANGTSÉ

Des « montagnes d'ordures » à l'odeur fétide, où nagent amas de polystyrène, ustensiles divers, reliques de repas, déchets médicaux et sacs en plastique, souillent la rivière Baicao qui alimente en eau potable les 6 600 habitants de Piankou, dans la province de Sichuan, au sud-ouest de la Chine.

Dans les années 1980, l'eau de cet affluent du Yangtsé, le plus grand fleuve chinois, « était si limpide que vous pouviez en voir le fond », se souvient Zeng Wenjun, un riverain âgé d'une quarantaine d'années. « Nous y pêchions le qing-bo ('eau claire'), un poisson introuvable ailleurs, d'une saveur incomparable. On n'en trouve plus trace aujourd'hui ».

Les résidus des mines d'or et des carrières de grès privées s'ajoutent aux immondices. De la myriade de centrales hydroélectriques petites et moyennes qui ont poussé comme des champignons sous une autre menace écologique pour la paysannerie locale. Comme le révèle Fu Zhiping, professeur d'écologie à l'École normale supérieure de

Mianyang (Sichuan), plus d'un millier de villes situées en amont du Yangtsé déversent eaux usées et débris directement dans les innombrables affluents du fleuve, provoquant au niveau du barrage des Trois Gorges un véritable accès environnemental.

Car si le bassin du Yangtsé fournit 40 % des céréales du pays, un tiers du coton, 48 % des poissons d'eau douce et 40 % de la production in-

dustrielle de la Chine, il draine aussi 60 % de la pollution nationale, ce qui en fait, selon l'Institut Shangri-la pour des communautés durables (SISC), la première source individuelle de pollution du Pacifique.

50 000 élèves mobilisés en faveur du Yangtsé

Au printemps de 2008, le professeur Fu Zhiping et Sun Yao, élève

(...)



Contrôle de la qualité de l'eau par des élèves de la ville Yuli (province de Sichuan).

(...)

de l'école primaire centrale de Pi-ankou, ont tous deux prêté main forte au programme d'« École de l'eau pour un Yangtsé durable », dans le cadre du Projet international Water School de la société autrichienne Swarovski. Le Nil en Égypte et le Gange en Inde en font également partie.

Chapeauté par le SISC, en partenariat avec le ministère chinois de l'Éducation et l'UNESCO, le projet a mobilisé plus de 50 000 élèves dans 27 écoles du Sichuan et des provinces voisines du Qinghai et du Yunnan, ainsi qu'à Shanghai, où le Yangtsé pénètre en mer de Chine.

Sous la houlette de l'instituteur Tang Ming, Sun et ses camarades de classe ont pour la première fois de leur vie analysé la qualité de l'eau, manipulant éprouvettes graduées

et papiers tests. L'évaluation a confirmé les inquiétudes de Sun : un indice de pH culminant à 5,8 dans le cours inférieur de la Baicao, avec une turbidité de niveau IV, signes d'un degré de pollution alarmant.

Forts des résultats de leurs analyses, Sun et ses camarades ont pris leur plus belle plume pour écrire une lettre proposant une gestion « plus scientifique » des 15 poubelles des deux grandes artères de la ville, et la création d'un service de voirie moderne. À leur grande surprise, la municipalité a non seulement consenti, mais elle envisage aussi la construction d'une usine de traitement des eaux usées respectueuse de l'écosystème.

Les écoliers ne se sont pas arrêtés là : ils ont distribué des questionnaires à tous les habitants : 89

% des réponses étaient favorables aux mesures anti-pollution.

« Le projet a jeté les bases d'un plan de sauvetage du bassin du Yangtsé, et il permet aussi de se libérer un peu du carcan des examens », se félicite Fu, riche de quatorze années d'expérience de l'éducation à l'environnement.

Les lamas tibétains s'y mettent aussi

Les écoles de l'eau du Yangtsé quittent le cadre de la salle de classe pour réfléchir à l'amélioration des conditions sociales, économiques et culturelles des communautés. Dans la préfecture autonome tibétaine de Deqing, au Yunnan, les lamas du temple de Dongzhulin sont ainsi invités à protéger l'eau en la plaçant au cœur de leurs enseignements religieux réconciliant l'homme et la nature.

« Il est question d'apprendre en agissant et d'encourager le changement des mentalités et des comportements, qui influera sur les politiques gouvernementales, pour que tous les citoyens participent à la protection à long terme de l'environnement », explique Dorjie, coordonnateur du programme au SISC.

En 2009, précise-t-il, le chantier atteindra Beijing, la capitale, où la rareté de l'eau est notoire. Un autre projet d'éducation pour le développement durable du SISC couvrira le bassin du Yalu Tsangpo, sur le plateau tibétain, avant de se porter au chevet du Fleuve jaune.

Gong Yidong,
journaliste à *China Features*

P.© Jane Pennell



Une des usines qui contribuent à la pollution du fleuve Yangtsé.

Dotée d'une extraordinaire biodiversité, la Bolivie accuse un taux de déforestation parmi les plus élevés au monde. Une forte migration interne vers les basses terres fertiles entrave le développement durable. Afin de sensibiliser les populations à ce problème, Conservation International promeut une pédagogie alternative fondée sur le jeu.



Théâtre de marionnettes : « Chasseur, ne tire pas sur nous ! ».

À L'OMBRE DES CHAPITEAUX VERTS

À l'ombre d'un chapiteau vert, Juan, un garçonnet de 8 ans, tire les dés pour faire avancer son pion sur un jeu de l'oie peint sur une planche. Il totalise 4 points et tombe sur une case « déforestation ». Il est pénalisé : « reculer de trois cases ». Au tour suivant, il atterrit sur une case où figure un bassin versant. On lui demande alors comment préserver une source d'eau. « Planter plus d'arbres ! », répond-il. Il est alors récompensé et peut avancer de 5 cases.

Nous sommes dans une enceinte militaire du village amazonien de Rurrenabaque aux environs de la zone protégée de Madidi. La foule se bouscule devant les spectacles de marionnettes, les jeux de mémoire ou les puzzles. Pour la plupart, ils ont entre 6 et 11 ans. Mais les expositions de photos (« laminas ») attirent plutôt les adultes. Dans la soirée, une troupe de jeunes donnera la première représentation

d'une oeuvre théâtrale qu'ils sont en train d'écrire eux-mêmes en s'inspirant des suggestions des professeurs des « chapiteaux verts » qui sillonnent cette zone tropicale de Bolivie. Toutes les activités ont un thème commun : la pollution et la protection de l'environnement.

La toile verte montée sur quatre piliers en plastique ressemble à un gigantesque parasol planté pour abriter une vente de bière lors d'un festival d'été. Ou, à un cirque itinérant, à ceci près qu'il n'exhibe pas des bêtes domptées, mais propose des activités ludiques liées à des questions d'environnement.

Des jeux inventés sur place

Reposant sur des méthodes interactives d'éducation pour le développement durable, il vise à combler l'absence du thème de l'environnement dans le programme scolaire bolivien. Un concept qui

marche bien dans ce pays doté d'une forte tradition orale. Depuis son lancement en 2000, les 20 chapiteaux ont accueilli plus de 4 000 visiteurs dans une centaine de communautés indigènes. Ils se déplacent d'un village à un autre, à la demande des populations locales, en y faisant des escales de 4 à 5 jours.

Promus et administrés par l'organisation mondiale de l'environnement Conservation International et l'Association bolivienne pour la conservation - Trópico, les chapiteaux verts emploient une quinzaine de personnes – agronomes, biologistes, gardes forestiers, professeurs, communicateurs – des bénévoles pour la plupart. Doté d'un budget annuel de 30.000 dollars, le projet est financé par l'Agence américaine pour le développement international (SAID) et le Service national des parcs protégés (SER-NAP).

(...)

(...)

« Le contenu des matériels éducatifs ludiques n'est pas élaboré dans les bureaux des villes, mais par les élèves, professeurs et gardes forestiers de la région », souligne Eduardo Forno, directeur de l'antenne bolivienne de Conservation International. « Ces sont eux qui décident quels mythes, histoires et dessins ils vont utiliser. On envoie ensuite la description des jeux en ville où ils sont fabriqués par des charpentiers et des artistes, avant d'être distribués dans des écoles. Des spécialistes veillent à ce que le contenu soit correct. »

Le divertissement comme méthode d'apprentissage

La zone protégée du parc Madidi se situe dans un corridor reliant Vilcabamba (Pérou) au Parc Amboró près de Santa Cruz en Bolivie. Ce corridor passe pour être le havre le plus riche de la biodiversité en Amérique du Sud. Toutefois, chassés par la fragmentation et l'aridité des terres des hauts-plateaux des Andes, des milliers de personnes s'y installent, cherchant des alternatives de production et de survie. Ce flot migratoire régulier soulève des problèmes environnementaux considérables : tous les ans, la Bolivie déplore la destruction de 300 000 hectares de forêts, selon le ministère bolivien de l'environnement.

« La Bolivie n'ayant pas de façade maritime, l'économie n'y est pas orientée vers une côte mais tend à pénétrer toujours plus les zones tropicales de l'intérieur », explique Eduardo Forno. « C'est le problème majeur de la préservation ici. Car si les habitants des basses terres connaissent et respectent l'extraordinaire biodiversité de leur région, ce n'est pas nécessairement le cas des populations originaires des plateaux. C'est pour cette raison que notre projet cible essentiellement ces derniers, mais aussi les jeunes. Une idée préconçue veut que la nouvelle génération



Un chapiteau vert dans l'enceinte militaire de Rurrenabaque, aux environs du parc de Madidi.

soit imprégnée de la culture autochtone, comme à la faveur d'une transmission génétique. On oublie qu'il s'agit d'une transmission que viennent souvent brouiller la logique de marché et la modernité ».

La forte migration interne et l'ouverture de la Bolivie aux marchés internationaux du bois, du soja et de l'industrie minière tendent à modifier et à aggraver les risques qui pèsent sur l'environnement. « Les gens se rendent bien compte qu'il y a de moins en moins de poissons, mais ne perçoivent pas pour

autant l'industrie minière comme un problème environnemental », poursuit Eduardo Forno. « Nous autres savons que toute pollution en haut de la vallée s'étend jusqu'en bas et que la pollution au mercure entraîne à terme la disparition des poissons. Les chapiteaux verts ont pour mission de soulever ce type de questions et de nourrir la réflexion sur le problème de l'environnement au-delà du contexte immédiat. »

Niels Boel,
journaliste danois



Groupe d'enfants rédigeant le scénario d'une pièce de théâtre sur le thème de l'environnement.

L'ALPHABET DU DÉVELOPPEMENT

L'alphabétisation s'inscrit au cœur de nos sociétés, déclare la Princesse Laurentien des Pays-Bas, nommée en mars dernier envoyée spéciale de l'UNESCO pour l'alphabétisation en vue du développement. Elle lutte depuis longtemps contre l'analphabétisme dans son pays où ce problème a été négligé.

Extraits d'une interview accordée à EdulInfo (Secteur de l'éducation de l'UNESCO).



© Sebastiaan ter Burg

La Princesse Laurentien des Pays-Bas, envoyée spéciale de l'UNESCO pour l'alphabétisation en vue du développement.

J'aimerais tout d'abord dire que je suis ravie de travailler avec l'UNESCO de façon plus formelle grâce à mon nouveau rôle. J'ai l'intention de travailler en collaboration étroite avec les experts, en apportant ma contribution quand ce sera possible au sein du cadre d'action fourni par la Décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation (DNUA, 2003-2012). Ce cadre renouvelle la vision que l'on a de l'alphabétisation en la replaçant au cœur de l'Éducation pour tous (EPT) et en promouvant celle-ci comme un enjeu majeur pour le développement, la santé et le bien-être des peuples partout dans le monde. Je serai le porte-parole de ces messages qui me semblent d'une importance cruciale, en espérant que ma contribution aura un impact et créera de nouvelles dynamiques.

L'alphabétisation devrait être l'affaire de tout le monde, car elle s'inscrit au cœur de nos sociétés. Je plaiderai notre cause pour faire naître une conscience plus aiguë, un plus grand engagement et des actions concertées pour relever le défi de l'alphabétisation. Pour s'attaquer à ce problème structurel complexe, nous aurons parfois besoin de sortir de nos cadres de pensée de façon à trouver des solutions et impliquer les divers acteurs, que ce soit les gouvernements, les entreprises, les municipalités, les experts de l'éducation ou les analphabètes eux-mêmes. Ce ne sera donc une surprise pour personne si je me consacre tout particulièrement à ceux qui ne sont pas

encore suffisamment conscients ou engagés dans cette cause plutôt qu'à ceux qui sont déjà convaincus.

L'alphabétisation est un levier puissant au service du développement humain. Grâce à elle nous avons la possibilité de continuer à acquérir des savoirs dans le cadre de l'apprentissage tout au long de la vie. C'est elle qui fournit l'autonomie, l'intégration sociale, la santé et ouvre de meilleures perspectives en terme d'espérance de vie. Tout le monde mérite de bénéficier de ces

perspectives. C'est pourquoi il est urgent de mobiliser la société toute entière pour régler cette question de l'analphabétisme structurel, en la mettant en relation avec la prévention et l'effort pour le diminuer. J'aimerais convaincre les acteurs clés du potentiel énorme que représente l'alphabétisation et leur démontrer également ce que coûte l'analphabétisme à nos sociétés. Tout ceci dans un contexte tel qu'il n'y a plus de temps à perdre.

LE MARCHÉ DE L'ALPHABÉTISATION

Présidente honoraire de l'Association néerlandaise des bibliothèques publiques, la Princesse Laurentien soutient également la Société de la langue néerlandaise et la Bibliothèque Braille des Pays-Bas. En 2004, elle a créé la Fondation pour la lecture et l'écriture (Stichting Lezen & Schrijven) qui vise à accroître la prise de conscience et à développer des projets pilotes impliquant de nouveaux acteurs dans la lutte contre l'analphabétisme.



La Princesse Laurentien, sur le terrain.

« Nous travaillons notamment sur l'effet boule de neige pour atteindre et impliquer les partenaires économiques et sociaux ainsi que les partenaires gouvernementaux qui peuvent apporter une contribution significative dans ce domaine », a-t-elle déclaré. En effet, la Fondation encourage diverses initiatives dans le domaine de l'éducation formelle et non formelle, en établissant des partenariats avec différents types d'institutions, allant des syndicats aux

prisons, en passant par des centres de santé pour les enfants. « Nous choisissons des projets prometteurs et novateurs qui s'attaquent au problème de l'alphabétisation des jeunes et des adultes, mais mobilisent également la communauté économique, les parents et les organisations éducatives. Nous avons bâti notre approche sur 'le marché' de l'alphabétisation en créant et en mettant en adéquation l'offre et la demande ».



« *Puis ils sont venus me chercher* » les dernières paroles de **Lasantha Wickrematunge**



© Upali Newspapers Ltd

Le Prix mondial de la liberté de la presse de l'UNESCO est décerné cette année à titre posthume à Lasantha Wickrematunge, journaliste sri-lankais et rédacteur en chef du *Sunday Leader*.

L'article que nous reproduisons ici exprime son engagement acharné et son esprit d'indépendance. Écrit en vue d'être publié après sa mort, il est paru pour la première fois dans le *Sunday Leader*, trois jours après l'assassinat de son auteur, survenu le 8 janvier dernier. Il montre que Lasantha Wickrematunge était tout à fait conscient des dangers qu'il encourait. Il témoigne aussi du grand courage de cet homme dont la mémoire a été honorée par 14 journalistes professionnels du monde entier, qui constituent le jury international du Prix.

Le journaliste sri-lankais Lasantha Wickrematunge est le lauréat, à titre posthume, du Prix mondial de la liberté de la presse de l'UNESCO 2009.

Hormis les forces armées et - au Sri Lanka - le journalisme, aucune profession n'exige que l'on risque sa vie pour elle. Ici, la presse indépendante a été la cible d'attaques de plus en plus nombreuses au cours des dernières années. Des organes de presse, en ligne et papier, ont été incendiés, bombardés, fermés et réprimés. On ne compte plus le nombre de journalistes qui ont été harcelés, menacés ou tués. J'ai eu l'honneur de figurer dans chacune de ces catégories, y compris, aujourd'hui, la dernière.

Je travaille dans le journalisme depuis bien longtemps : le *Sunday Leader* fêtera son quinzième anniversaire en 2009. Beaucoup de choses ont changé au Sri Lanka durant ce laps de temps et je n'ai pas besoin de préciser que ces changements ont

souvent été négatifs. Nous sommes plongés dans une guerre civile menée sans la moindre pitié par des protagonistes dont la soif de sang ne connaît aucune limite. La terreur, qu'elle vienne des terroristes ou de l'État, est devenue une réalité quotidienne. En effet, le meurtre est désormais l'arme N°1 du gouvernement pour contrôler les organes de liberté. Aujourd'hui, ce sont les journalistes que l'on assassine et demain, ce sera au tour des juges. Pour les membres de ces deux groupes, les risques n'ont jamais été aussi importants.

Alors pourquoi continuer ? Je me pose souvent la question. Après tout, je suis marié et père de trois merveilleux enfants. Moi aussi, j'ai des responsabilités et des obligations qui dépassent ma profession d'avocat ou de journaliste. Cela vaut-il la peine de

prendre tous ces risques ? Beaucoup de personnes me répondent que non. Certains amis me disent que je devrais rejoindre le barreau et Dieu sait que ce serait une meilleure façon de gagner ma vie, bien moins risquée. D'autres, notamment des dirigeants politiques des deux bords, ont plusieurs fois essayé de me persuader de me lancer dans la politique, allant jusqu'à me proposer le ministère de mon choix. Des diplomates, conscients des risques encourus par les journalistes au Sri Lanka, ont proposé d'organiser mon départ en toute sécurité, m'offrant l'asile dans leur pays. J'ai pu manquer de bien des choses dans ma vie, mais ce n'est pas le choix qui m'a manqué.

Et il y a quelque chose qui est au-dessus de la bonne situation, du renom, du gain et de la sécurité. C'est la voix de la conscience.

(...)



les dernières paroles de Lasantha Wickrematunge

(...)

Le Sunday Leader est un journal controversé car nous disons les choses comme nous les voyons : nous appelons les choses par leur nom, que ce soit un chat, un voleur ou un meurtrier. Nous ne nous cachons pas derrière des euphémismes. Les articles d'investigation que nous publions sont étayés par des preuves documentées que nous transmettent à leurs risques et périls des citoyens soucieux de l'intérêt commun. Au cours de ces quinze dernières années, nous avons révélé scandale sur



Lasantha Wickrematunge a lancé le Sunday Leader avec son frère, en 1994. Le journal lui a servi de support à la campagne qu'il a menée contre la guerre opposant l'armée sri-lankaise aux rebelles tamouls.



« Cet homme était tout à fait conscient des dangers auxquels il s'exposait mais il avait choisi de parler franchement, y compris depuis sa tombe », a déclaré Joe Thlooe, Président du jury du Prix mondial de la liberté de la presse de l'UNESCO 2009.

scandale, mais personne n'a jamais pu prouver que nous nous étions trompés ou gagné un procès contre nous.

La presse libre est comme un miroir dans lequel la société peut se voir, dénuée de tout apprêt. Grâce à nous, vous savez comment se porte votre pays et comment les personnes que vous avez élues pour qu'elles offrent

un meilleur avenir à vos enfants administrent ce pays. Parfois, l'image que vous renvoie ce miroir n'est pas très plaisante. Mais, alors que vous pouvez grommeler bien à l'abri au fond de votre fauteuil, les journalistes qui tiennent le miroir pour vous s'expriment publiquement, à leurs risques et périls. C'est notre vocation et nous ne la fuyons pas.

Tout journal a une orientation et nous ne nions pas avoir la nôtre. Nous nous engageons pour que le Sri Lanka devienne une démocratie transparente, laïque et libérale. Méditez bien sur chacun de ces mots car ils sont porteurs d'un sens profond. Transparente, car le gouvernement doit publiquement rendre des comptes au peuple et ne jamais abuser de sa confiance. Laïque, car dans une société multiethnique et multiculturelle comme la nôtre, seule la laïcité offre un terrain commun sur lequel nous pouvons nous unir. Libérale, car nous savons que tous les êtres humains sont nés différents et que nous devons les accepter tels qu'ils sont et non tels que nous voudrions qu'ils soient. Quant à la démocratie... eh bien, si vous avez besoin d'une explication, vous feriez mieux de ne plus acheter ce journal.

Le Sunday Leader n'a jamais cherché à garantir sa sécurité en exprimant le point de vue de la majorité sans se poser de questions, ce qui est pourtant, avouons-le, la meilleure façon de vendre des journaux. Au contraire, comme le montrent clairement les éditoriaux que nous avons publiés au fil des années, nous exprimons souvent des idées qui dérangent de nombreuses personnes. Ainsi, nous avons constamment soutenu qu'il

était important d'éradiquer le terrorisme séparatiste, mais qu'il était plus important encore de s'attaquer à ses racines et nous avons exhorté le gouvernement à envisager les conflits ethniques au Sri Lanka en les replaçant dans leur contexte historique et non à travers le prisme du terrorisme. Nous avons également mené campagne contre le terrorisme que l'État exerce au nom de la « guerre contre la terreur » et nous n'avons pas caché notre horreur face au fait que le Sri Lanka soit le seul pays au monde à bombarder régulièrement ses propres citoyens. Pour avoir exprimé ces opinions, on nous a collé l'étiquette de traîtres, mais s'il s'agit vraiment de trahison, nous portons cette étiquette avec fierté.

Beaucoup de gens pensent que le Sunday Leader a un programme politique : ce n'est pas le cas. Si nous semblons critiquer davantage le gouvernement que l'opposition, c'est tout simplement parce que nous pensons que critiquer des politiciens qui ne détiennent pas les rênes du pouvoir ne sert à rien. N'oubliez pas qu'au moment où l'UNP gouvernait, nous avons été la plus douloureuse épine dans leur pied, révélant les excès et les affaires de corruption à chaque fois qu'ils se présentaient. D'ailleurs, les révélations embarrassantes que nous avons publiées sans relâche ont peut-être contribué à précipiter la chute de ce gouvernement.

De même, notre aversion pour la guerre ne doit pas être interprétée comme un soutien aux Tigres. Le LTTE est l'un des mouvements les plus impitoyables et les plus sanguinaires qui ait jamais infesté la planète. Il est évident que la guérilla doit être éradiquée. Mais, chercher à le faire en violant les droits des citoyens tamouls, en les bombardant et en tirant sur eux sans pitié, ce n'est pas seulement un tort mais aussi une honte pour les Cinghalais. Cette barbarie, qui reste largement inconnue de la population à cause de la censure, remet irrémédiablement en cause le

(...)



les dernières paroles de **Lasantha Wickrematunge**

(...)

rôle de gardiens du dhamma que les Cinghalais revendiquent.

Pire encore. Pour les Tamouls vivant dans le nord et l'est du pays, l'occupation militaire de ces régions reviendra à vivre éternellement comme des citoyens de seconde classe, privés de tout respect de soi. N' imaginez pas que l'on pourra apaiser leur colère en leur servant du « développement » et de la « reconstruction » à tout-va après la guerre. Les blessures causées par le conflit laisseront des cicatrices indélébiles et il faudra compter avec une diaspora encore plus amère et haineuse. Un problème auquel il est possible d'apporter une solution politique se transformera en une plaie purulente, source de conflits pour l'éternité. Si je donne l'impression d'être en colère et frustré, c'est juste parce que beaucoup de mes concitoyens – et l'ensemble du gouvernement – n'arrivent pas à comprendre cet avertissement.

Comme on le sait, j'ai été victime deux fois d'attaques brutales et ma maison a essuyé une rafale d'arme automatique. En dépit des pieuses promesses du gouvernement, aucune enquête policière sérieuse n'a été menée pour retrouver les auteurs de ces actes, qui n'ont jamais été arrêtés. Dans les trois cas, j'ai des raisons de croire que le gouvernement avait quelque chose à voir avec ces attaques. Le jour où l'on me tuera, c'est le gouvernement qui sera derrière ma mort.

L'ironie dans tout cela, c'est que Mahinda et moi sommes amis depuis plus d'un quart de siècle, même si la plupart des gens l'ignorent. Je pense même que je suis l'une des seules personnes qui continue à l'appeler couramment par son prénom et à utiliser le terme cinghalais familier d'oya lorsque je m'adresse à lui. Même si je n'assiste pas aux réunions qu'il organise régulièrement pour les rédacteurs en chef, il ne se passe pas un mois sans que nous nous rencontrions, que ce soit en tête-à-tête ou

avec quelques amis proches, tard dans la soirée, dans la résidence présidentielle. Nous échangeons des anecdotes, discutons politique et plaisantons sur le bon vieux temps. C'est pourquoi je souhaite lui faire quelques remarques ici.

Mahinda, quand tu as fini par t'imposer comme candidat du SLFP à la présidence en 2005, aucun éditorial ne t'a accueilli aussi chaleureusement

Tu m'as dit toi-même que tu n'avais pas convoité le titre de président. Tu n'as pas eu à le faire : il t'a été servi sur un plateau. Tu m'as dit que tes fils étaient ta plus grande joie et que tu adorais passer du temps avec eux, laissant les rouages de l'État aux mains de tes frères. Aujourd'hui, il apparaît que ces rouages ont tellement bien marché que mes fils et ma fille se retrouvent sans père.

Après ma mort, je sais que tu feras autant de tapage que d'habitude et que tu presseras la police de procéder rapidement à une enquête approfondie. Mais, comme avec toutes les enquêtes que tu as ordonnées dans le passé, il n'en ressortira rien. Inutile de mentir, nous savons tous les deux qui sera derrière mon assassinat, mais nous n'osons pas prononcer son nom. Car non seulement ma vie, mais aussi la tienne, en dépendent.

Hélas, tous les rêves que tu avais pour notre pays dans ta jeunesse, tu les as réduits en miette en trois ans seulement. Au nom du patriotisme, tu as piétiné les droits de l'homme, nourri une corruption effrénée et dilapidé l'argent public

comme aucun autre président avant toi. Ta conduite rappelle celle d'un petit enfant qu'on aurait lâché dans un magasin de jouets. Cette comparaison n'est peut-être pas la mieux choisie car aucun enfant n'aurait pu faire couler autant de sang que toi sur cette terre, aucun enfant n'aurait pu piétiner les droits des citoyens autant que tu ne l'as fait. Si aujourd'hui ta soif de pouvoir t'aveugle, le jour viendra où tu regretteras de laisser à tes fils un héritage aussi sanglant. Il n'entraînera que des tragédies. Moi, c'est la conscience tranquille que je vais rejoindre mon Créateur.



Le Président sri-lankais Mahinda Rajapaksa était un proche de Lasantha Wickrematunge.

que le nôtre. Nous avons brisé une décennie de tradition en t'appelant par ton prénom dans notre journal. Ton engagement envers les droits de l'homme et les valeurs libérales était tellement notoire que nous t'avons accueilli comme une bouffée d'air frais. Puis, dans un moment de folie, tu t'es retrouvé impliqué dans le scandale « Helping Hambantota ». Au terme de longs débats, nous avons fini par révéler cette affaire tout en te pressant de rendre l'argent. Quand tu t'es exécuté quelques semaines plus tard, ta réputation était déjà sérieusement entachée. Aujourd'hui encore, tu tentes de faire oublier ce scandale.



les dernières paroles de **Lasantha Wickrematunge**

Je souhaite qu'une fois ton heure venue, tu puisses en dire de même. Je te le souhaite vraiment.

Personnellement, j'ai la satisfaction de savoir que j'ai suivi mon chemin la tête haute, sans me courber devant personne. Et ce chemin, je ne l'ai pas parcouru tout seul. Mes confrères journalistes dans d'autres branches de la presse m'ont accompagné : aujourd'hui, beaucoup sont morts, emprisonnés sans jugement ou exilés sur des terres lointaines. D'autres continuent leur chemin dans l'ombre funeste que ta présidence a jeté sur les libertés pour lesquelles tu t'es battu avec tant d'énergie autrefois. Tu ne pourras jamais oublier que mon assassinat s'est déroulé sous tes yeux. Je sais que tu seras tellement terrifié que tu ne pourras faire autrement que de protéger mes assassins : tu feras en sorte que le coupable ne soit jamais condamné. Tu n'as pas le choix. Je te plains. Quant à Shiranthi, ton épouse, elle devra passer de longues heures agenouillée la prochaine fois qu'elle se rendra au confessionnal, car elle ne devra pas confesser uniquement ses péchés mais aussi ceux de toute sa grande famille qui te maintient au pouvoir.

Quant à vous, lecteurs du Sunday Leader, que puis-je vous dire d'autre que merci pour le soutien que vous avez apporté à notre mission. Nous avons épousé des causes impopulaires, nous avons pris la défense de ceux qui étaient trop faibles pour se défendre eux-mêmes, nous nous sommes battus contre les grands et les puissants de ce pays, tellement enivrés de pouvoir qu'ils en ont oublié leurs origines, nous avons mis à jour des affaires de corruption et révélé comment le gouvernement dilapidait les roupies durement gagnées par les contribuables. Nous avons fait en sorte que, quelle que soit la propagande du jour, vous puissiez entendre un autre son de cloche. J'en paye le prix et ma famille aussi. Mais je savais depuis longtemps que je devrais payer ce prix un jour. Je suis

prêt et je l'ai toujours été. Je n'ai rien fait pour empêcher que cela arrive : aucune mesure de sécurité, aucune précaution. Je veux que mon meurtrier sache que je ne suis pas un lâche comme lui, qui s'abrite derrière des boucliers humains en condamnant des milliers d'innocents à mourir. Qui suis-je parmi toutes ces victimes ? Ma mort est écrite depuis longtemps, tout comme le nom de mon meurtrier. La seule chose qui reste à écrire est la date de ma mort.

Il est aussi écrit que le Sunday Leader continuera de livrer sa juste bataille. Car je n'étais pas seul à mener cette lutte. Beaucoup d'autres journalistes devront être assassinés – et ils le seront – avant que le Leader ne puisse prétendre au repos. J'espère que mon assassinat ne sera pas perçu comme une défaite de la liberté mais plutôt comme une incitation, pour ceux qui me survivront, à intensifier leurs efforts. J'espère qu'il réveillera des forces qui inaugureront une nouvelle ère de liberté humaine dans notre patrie bien-aimée. J'espère aussi qu'il ouvrira les yeux de votre président sur la force de l'esprit humain, qui peut survivre et s'épanouir quel que soit le nombre de personnes massacrées au nom du patriotisme. Tous les Rajapakse du monde ne suffiront pas à l'anéantir.

On me demande souvent pourquoi je prends de tels risques et on me dit que ce n'est qu'une question de temps avant qu'on ne m'élimine. J'en suis évidemment conscient : c'est inévitable. Mais si je me tais maintenant, il ne restera plus personne pour parler au nom de ceux que l'on a fait taire, qu'il s'agisse des minorités ethniques, des défavorisés ou des persécutés. Tout au long de ma carrière de journaliste, j'ai été inspiré par l'exemple du théologien allemand Martin Niemöller. Etant jeune, il était antisémite et il admirait Hitler. Cependant, lorsque le nazisme s'est imposé en Allemagne, il a vu ce mouvement sous son vrai

jour : ce n'était pas juste les Juifs que Hitler voulait éliminer, mais tous ceux qui avait un point de vue différent. Niemöller a protesté contre le régime, ce qui lui a valu d'être envoyé dans les camps de concentration de Sachsenhausen et Dachau de 1937 à 1945, où il a échappé de peu à l'exécution. Alors qu'il était interné, Niemöller a écrit un poème que j'ai lu pour la première fois alors que j'étais adolescent. Il est resté gravé à jamais dans ma mémoire :

« Lorsqu'ils sont venus chercher les juifs

Je me suis tu,
je n'étais pas juif.

Lorsqu'ils sont venus chercher les communistes

Je me suis tu,
je n'étais pas communiste.

Lorsqu'ils sont venus chercher les syndicalistes

Je me suis tu,
je n'étais pas syndicaliste.

Puis ils sont venus me chercher
Et il ne restait plus personne
pour protester. »

Si vous ne devez retenir qu'une seule chose, souvenez-vous de ceci : le Sunday Leader est là pour vous, que vous soyez cinghalais, tamoul, musulman, de basse caste, homosexuel, dissident ou handicapé. Son personnel va poursuivre la lutte, insoumis et sans peur, avec le courage auquel il vous a habitué. Mais ne prenez pas cet engagement comme allant de soi. Vous pouvez être sûrs que, quels que soient les sacrifices que nous, journalistes, acceptons, nous ne les acceptons pas pour atteindre la gloire ou l'enrichissement personnel : nous les acceptons pour vous. Que vous méritiez ces sacrifices ou non, c'est une autre affaire. En ce qui me concerne, Dieu sait que j'ai fait de mon mieux.

Lasantha Wickrematunge



United Nations
Educational, Scientific and
Cultural Organization

Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Organización
de las Naciones Unidas
para la Educación,
la Ciencia y la Cultura

Организация
Объединенных Наций по
вопросам образования,
науки и культуры

منظمة الأمم المتحدة
للتربية والعلم والثقافة

联合国教育、
科学及文化组织

Le Courrier de l'UNESCO est publié
par l'Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture.
7, place de Fontenoy
75352 Paris 07 SP, France
<http://www.unesco.org/fr/courier>

Renseignements et droits de reproduction
f.ryan@unesco.org

Directeur de la publication
Saturnino Muñoz Gómez

Rédactrice en chef
Jasmina Šopova - j.sopova@unesco.org

Assistance éditoriale
Katerina Markelova - k.markelova@unesco.org

Rédacteurs

Anglais
Cathy Nolan - c.nolan@unesco.org

Arabe
Bassam Mansour - b.mansour@unesco.org
assisté par Zaina Dufour - z.dufour@unesco.org

Chinois
Weiny Cauhape - w.cauhape@unesco.org

Espagnol
Francisco Vicente-Sandoval - l.iglesias@unesco.org

Portugais
Ana Lúcia Guimarães et Nelson Souza Aguiar
a.guimaraes@unesco.org

Russe
Victoria Kalinin - v.kalinin@unesco.org

Photos et mise en page web
Fiona Ryan - f.ryan@unesco.org

Maquette et mise en PDF
Gilbert Franchi

Plateforme web
Stephen Roberts, Fabienne Kouadio,
Chakir Piro s.roberts@unesco.org

Les articles et photos sans copyright peuvent être
reproduits à condition d'être accompagnés du nom de
l'auteur et de la mention "Reproduit du Courrier
de l'UNESCO", en précisant la date.
Les articles expriment l'opinion de leurs auteurs
et pas nécessairement celle de l'UNESCO.
Les frontières sur les cartes n'impliquent pas la recon-
naissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies,
de même que les dénominations de pays
ou de territoires mentionnés.